

HAÏKU FILMS ET LA TRAVERSE PRÉSENTENT

LÉO POCHAT YVES-BATEK MENDY EDOUARD PREVOT SERGE RENKO

DES GARÇONS DE PROVINCE

un film de Gaël Lépingle

Chéries
Chéris



SÉLECTION OFFICIELLE



SCÉNARIO MICHAËL DACHEUX & GAËL LÉPINGLE — ASSISTANT RÉALISATION HEIREMU PINSON — SCRIPT ANGELE PIGNON
IMAGE DORIAN LEBEAU & VIANNEY LAMBERT — SON JÉRÔME PETIT, ANTOINE BAILLY, SIMON APOSTOLOU
COSTUMES SOPHIE PORTEU — MONTAGE GUILLAUME LILLO — MUSIQUE ARTHUR B. GILLETTE
PRODUCTION HAÏKU FILMS (THOMAS JAEGER & ANTOINE DELAHOUSSE) — DISTRIBUTION LA TRAVERSE



La Traverse

DES GARÇONS DE PROVINCE

UN FILM DE GAËL LÉPINGLE

FICTION / FRANCE / 1H24
SORTIE LE 1^{ER} FÉVRIER 2023

Employé de boîte de nuit, Youcef s'éprend du danseur d'une troupe queer en tournée estivale. Ailleurs, un jeune homme juché sur de hauts talons traverse le village qu'il s'apprête à quitter. Dans un bourg isolé, Jonas a rendez-vous pour des photos érotiques avec un inconnu. Il y a celui qui reste, celui qui part, et celui qui passe. Ce sont des garçons de province.

PRODUCTION

HAÏKU FILMS
Thomas Jaeger
Antoine Delahousse

DISTRIBUTION

LA TRAVERSE
Gaël Teicher
Déborah Caron



LISTE TECHNIQUE

Réalisation Gaël Lépingle
Scénario Michaël Dacheux, Gaël Lépingle
Image Dorian Lebeau, Vianney Lambert
Son Jérôme Petit
Montage Guillaume Lillo
Musique Arthur B. Gillette
Avec Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Edouard Prévot, Serge Renko

FESTIVALS

- Festival International de Cinéma de Marseille (FID) - 2022
- Festival Indépendance(s) et Création (Auch) - 2022
- Festival Pink Screens (Bruxelles) - 2022
- Festival Chéries-Chéris (Paris) - 2022
- Festival du QIFF (Quimper) - 2023

CELUI QUI FAIT

Avec « Des garçons de province », vous abordez pour la première fois le rapport à l'homosexualité et à la sexualité.

Il y a celui qui reste, celui qui part et celui qui ne fait que passer : je voulais revenir à la question « d'habiter », mais rapportée cette fois à celle du genre ou de la sexualité. On entend encore tellement « ce qui compte c'est pas que ça se passe entre deux garçons, mais la vérité des sentiments ». Comme si celle-ci n'était pas déterminée par des facteurs sociaux et historiques... Les représentations de la communauté gay comme univers urbain et branché, même si elles sont en train de changer, fonctionnent souvent comme une clôture. Je voulais détacher les personnages de tout lien communautaire, les dessiner sur du vide, dans leur solitude. Le film leur invente un noyau (le goût du costume) mais à titre d'expérience, pour voir ce que ça produit concrètement – si ça crée du singulier ou du commun. Le triptyque a été une solution pour casser l'universel du récit unique, dresser des relativités, des rapports. Au fond c'est d'abord la difficulté de vivre dans un environnement où il n'y a pas d'autre qui nous ressemble, « d'autre soi », d'ami possible.

GAËL LÉPINGLE
CINÉASTE

Le film joue avec le spectateur.rice, en ne donnant pas toutes les clés (la disparition de la chaussure, la vidéo du garçon à la tunisie...)

Le film propose des situations à déchiffrer et non des éléments de preuves à juger. On peut relier la chaussure volée et le type en T-shirt jaune, mais le fétichisme n'est pas le sujet. Quant au jeune androgyne à la « tunique réservée », même s'il semble avoir plus de quinze ans (ne serait-ce que par la voix grave) et que la vidéo ne comporte pas d'acte sexuel, que voit vraiment Jonas ? C'est toute la différence entre ce qu'on voit et ce qu'on imagine. Dans la nuit et les fantasmes qui l'assaillent, l'ordinateur devient un chaudron infernal. Il y a une hypertrophie de fiction, et on est mis avec Jonas dans la possibilité de délirer. Et ça donne à celui-ci un prétexte parfait pour se venger, en renvoyant Mathieu à un imaginaire pédophile. Mais c'est très mélangé, chez tous les deux il y a du désir, de la jouissance, de la honte et du dégoût. Le film n'est pas dans un volontarisme hédoniste, dans des affects positifs et revendicatifs, même si je comprends la volonté militante de se défaire de cet affect de la honte qui a à voir avec la clandestinité. La sexualité épanouie c'est quand même plus un mirage (un thème de magazine ou une ode vitaliste aux corps libéraux) qu'une réalité.



Chacun des trois volets a un format et une écriture propre. Pourquoi avez-vous cherché à accentuer ainsi les contrastes ?

Je voulais que le premier volet, avec son romanesque classique, frotte aussitôt contre quelque chose de plus cru, et proche de mes habitudes de tournage documentaires. On a tourné ce second volet avec cette conviction que filmer un garçon qui traverse un village en talons, ça peut être suffisant pour faire un film. C'est le troisième qui était nouveau pour moi, par sa recherche d'un point d'équilibre où les situations prennent sur le récit tout en étant très écrites. Et il y a l'épilogue, la communauté enfin réunie au « Secret », ce cabaret à Paris où Jérôme Marin a fédéré toutes sortes de talents hors-normes. On boucle la boucle, en retrouvant la troupe version documentaire. Les trois personnages principaux étaient séparés dans leurs cadres – chacun étant filmé dans un format différent - comme dans une boîte imperméable qui les isolait. Quand on retrouve le scope à la fin, je ressens plutôt ça comme un élargissement, une ouverture.

Comment avez-vous composé ce trio de jeunes comédiens avec Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Edouard Prévot ?

Ce sont trois éclats diffractés de la jeunesse. La douceur inquiète d'Yves-Batek, c'est ce que je cherchais pour évoquer ces vies de gays installés dans des coins paumés où ils doivent se faire accepter. Que certains déterminants minoritaires se normalisent aujourd'hui (du moins en apparence), ça permet à un personnage noir et gay d'accéder à un type de récit classique - adultère villageois ou bovarysme - qui jusque-là lui était refusé. Edouard est le plus moderne, avec une singularité affichée qui tient de la créature, de l'invention de soi. Léo à l'inverse c'est un physique qu'on ne voit plus aujourd'hui, très années 80, lisse et archétypal, avec ce côté surface où on peut projeter les plus troubles mystères...



CELUI QUI REGARDE

STÉPHANE BATUT
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

Dès le plan inaugural du premier volet de ce triptyque imaginé par Gaël Lépingle, le cinéaste inscrit ses différents récits dans le sillage résolument romanesque d'un film tel que *Le plaisir* de Max Ophüls. Pas seulement parce que sa mise en scène merveilleusement chorégraphiée semble dessiner un trait à la fois clair et enlevé mais surtout parce qu'il projette le film dans un mouvement qui n'est pas celui de l'habituelle chronique sociale naturaliste. Clairement, il s'emploie davantage à épouser les vertiges et les désirs de personnages que l'on croirait sortis d'une nouvelle de Maupassant.

Trois volets articulent le film comme autant de parenthèses hermétiques les unes aux autres et dont la succession, pourtant, éclaire d'une sorte d'éclat la solitude de ces garçons gays, jeunes et moins jeunes. Trois instantanés où les espaces, les corps semblent saisis dans l'éternité du souvenir. Celui toujours imprégné d'avoir vécu son homosexualité en province.

Sans vraiment évoluer, ces garçons se transforment, se déguisent car là se situe leur grande liberté. Ils déchirent comme on déchirerait une toile de fond ces territoires d'agglomération qui, dirait-on, ont presque été vidés de leurs habitants. Ils traversent de leurs pas parfois dansés ou parfois vacillants sur de hauts talons ces rues à la géométrie quasi abstraite si bien que les contours de cette province semblent se dessiner sur les feuilles d'un décor de studio.

C'est en effet derrière l'artifice des maquillages, des costumes du petit théâtre qui se jouent entre ces héros d'une commedia dell' arte sans spectateur, que Gaël Lépingle cherche le trouble. C'est au-delà de ces apparences, par la légèreté de l'esquisse, de la figure et en assumant même parfois le cliché, qu'il touche au cœur même du vivant, à la complexité tragique du désir.

CELLES QUI MONTRENT

SYLVIE BUSCAIL ET
MARIE-PIERRE LAFARGUE
CINÉ 32 (AUCH)

Gaël Lepingle, épaulé au scénario par Michaël Dacheux, nous propose une évocation libre et délicate de figures d'hommes aimant d'autres hommes en province. Trois récits se tissent, sans que leurs protagonistes respectifs se croisent forcément. Chacun se tient à une intersection d'un chemin qui aurait pu être commun si les circonstances et les rencontres ne l'avaient rendu éminemment singulier.

Ce triptyque détermine une géographie de la solitude entre bourgs ruraux, routes de campagne et champs cultivés que rehausse ici une photographie tout en demi-teinte et clairs-obscur aussi subtile dans la composition d'une lumière d'été cuivrée que dans l'expression d'un conte d'hiver un peu cruel aux teintes froides et bleutées.

Tout commence devant une gare et par ce geste emprunté au cinéma primitif, Gaël Lépingle inscrit le destin de ses personnages dans un chassé-croisé de départs et d'arrivées, de possibles et d'impossibles, de vies subies ou provoquées. Dans les territoires ainsi parcourus, anonymes et normés, apparaissent des visages et des corps d'êtres qui, par le truchement du travestissement, révèlent leurs désirs. Des désirs enfouis, parfois tellement contenus qu'ils ont presque disparu, mais aussi des désirs à venir, en devenir que la mise en scène laisse circuler sans jamais les figer.

Qu'elle aboutisse à une impasse ou qu'elle s'accomplisse dans une traversée, la trajectoire des désirs charrie des émotions et des sensations qui, nées des souvenirs intimes des auteurs, n'en gagnent pas moins le spectateur. C'est que, dans *Des garçons de province*, tous les artifices du cinéma sont convoqués pour que la mise en scène se fasse tour à tour romanesque pour une rencontre tragique, nerveuse et solaire telle une expérience sensuelle, douloureuse et clinique comme une méprise et enfin ardente, dans le magnifique épilogue, où l'on est invité à pousser, comme par inadvertance, la porte d'un cabaret. Là, on ne meurt plus d'amour et, soudée autour d'un piano, dans le plaisir échangé et partagé, une communauté peut enfin exister.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Filmer les invisibles

En convoquant ses souvenirs de jeunesse, Gaël Lépingle filme dans des lieux que l'on a peu coutume de voir au cinéma : trois villes de province proches de Paris, dans l'Aube et le Loiret, où ses deux précédents films ont été tournés. Ces villes incarnent un certain anonymat, des paysages isolés et uniformes, à l'image des personnages du film montrés à la fois dans leurs solitudes, leurs marginalités et dans ce qui les unit : leur homosexualité vécue dans des petites villes de province. Comme l'affirme Gaël Lépingle, la province renvoie à une sorte d' "identité perdue". "Rien n'est typique, tout ressemble à tout." En suivant les trajectoires de trois garçons homosexuels, le cinéaste parvient à filmer "les invisibles" (titre éponyme d'un film de Sébastien Lifshitz qui s'est également intéressé à filmer les vies de couples homosexuels marginalisés et isolés) et à retranscrire avec exactitude les paradoxes qui sont au cœur de leurs vies : leurs sentiments de solitude mis en confrontation avec leur conscience d'appartenir à une communauté marginale, à l'écart des visions du monde et des regards hétérosexuels dominants.

Portraits solitaires

Le film est structuré en trois parties avec un épilogue. Il se concentre autour de trois récits portant sur les vies de trois jeunes garçons de province homosexuels. Youcef et Jonas ont en commun d'être représentés comme des êtres amoureux et désirants, mais également comme des êtres marginaux et fébriles confrontés à leurs propres doutes sentimentaux. Tout comme le jeune adolescent qui marche en talons, dans la deuxième partie du film, ils vont d'un pas aussi aventureux qu'incertain sans savoir quelle voie prendra leur désir d'une vie meilleure et plus épanouie. Ils font l'expérience de déceptions amoureuses et sentimentales, en quête d'un genre toujours à réinventer. Car ici l'identité n'est pas figée dans le marbre. Comme un vêtement ou un accessoire, elle peut s'essayer, s'enlever, s'échanger, se rêver. C'est un terrain de jeu possible, aventureux, et même joyeux. *Des Garçons de province* parvient ainsi à déployer trois portraits touchants de jeunes gays dont les désirs et sentiments communs restent un secret partagé entre Gaël Lépingle et les spectateur.rices du film.

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public.

La force du travail de L'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de L'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, L'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, L'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org